UNE AUTRE LECTURE DU TROMBA

par

Jean ESTRADE

Pendant deux années d'enseignement, de 1967 à 1969, au collège de Farafangana, j'eus l'occasion d'assister à des jeux dramatiques autour des feux de camp, durant lesquels de jeunes acteurs mimaient la possession, en orientant le public vers une interprétation : le «malade» s'agitait jusqu'au moment où survenait le catéchiste armé d'un crucifix dont l'imposition apportait instantanément, magiquement le calme et la guérison. «*Resy ny tromba*», le *tromba* est vaincu, concluaient les spectateurs.

Or, voilà qu'en 1970, de retour à Paris, j'appris là-bas que c'est le *tromba* qui était vainqueur. Un livre passionnant venait de paraître, celui de M. Gérard Althabe : *Oppression et libération dans l'imaginaire*, qui soulignait l'importance du *tromba* sur la côte orientale malgache avec entre autres conséquences : «la désertion des paroisses chrétiennes».

Entre temps, un important colloque s'était déroulé au C.N.R.S. ayant pour objet les rites de possession dont la vitalité à travers le monde passionnait les chercheurs. Aucune communication n'avait néanmoins été présentée sur le *tromba* dont le phénomène m'intriguait de plus en plus.

C'est alors que j'eus l'occasion de lire chez M. Jacques Faublée le précieux volume du pasteur Henri Rusillon, *Un culte dynastique chez les Sakalava : le tromba*, édité à Paris en 1913. Dans sa préface, le docteur Raoul Allier formulait le vœu d'une étude plus vaste à l'échelle de l'Ile.

Nocturne et plus ou moins occulte, relevant de plusieurs disciplines scientifiques voire de certaines branches nouvelles des sciences humaines, telles que l'ethnopsychiatrie, la psychotronique (naguère appelée parapsychologie), le *tromba* était un sujet difficile qui exigeait sans doute la collaboration de plusieurs spécialistes. J'eus néanmoins l'audace ou la témérité, lors de mon retour à Madagascar en 1972, d'entreprendre cette étude qui devait aboutir à une

thèse du 3ème cycle présentée à la Sorbonne en décembre 1974. Travail d'amateur, ma recherche ne fut cependant pas de pure spontanéité. Des études de lettres classiques m'avaient amené à étudier les cultes enthousiastes de l'Orient ancien et en particulier «les Bacchantes» au programme de grec dans les années soixante à Lyon. Des cours d'anthropologie culturelle à l'Université de Louvain, puis à l'Ecole des Langues Orientales de Paris, me fournirent quelques outils de recherche. Mais il y eut surtout certaines rencontres décisives et en particulier celle du regretté Roger Bastide, spécialiste d'un rite brésilien analogue au *tromba*, le Candomblé. A Madagascar même, je profitais de diverses études sur le sujet, publiées par la Faculté des Lettres, l'O.R.S.T.O.M., et l'Institut Supérieur de Théologie. Le *tromba* n'était plus donc pour moi tout à fait une énigme, quand j'entrepris mes propres recherches en diverses régions de l'île.

Je voulais voir en effet de mes propres yeux et donc, bravant le pessimisme des anciens (ils ne vous diront rien !), les avertissements de certains prédécesseurs («Le *tromba* n'aime pas les étrangers») mais sans oublier le proverbe sakalava («Quand tu dis la vérité, n'oublie pas aussi le mensonge»), je suis parti à la rencontre des possédés. N'ayant pas l'anneau de Gygès qui m'aurait permis de voir sans être vu, j'ai pris un vêtement couleur de terre malgache – symbole de mon désir de disparaître – et quelques bouteilles de rhum en poche en guise d'offrande aux *tromba*. Puis, grâce à la médiation des amis, j'ai obtenu des entrevues et assisté ainsi à plusieurs *tromba* plus ou moins apprêtés. Mais redoutant très vite l'absence de spontanéité et le reproche des futurs lecteurs d'avoir été la dupe d'habiles comédiens, je décidai de braver certaines lois de la convenance et de faire irruption en pleine séance, non sans avoir fait une discrète enquête préalable pour connaître le jour et l'heure. Et j'entrais dans le «temple» bonnement et simplement, pourvu de l'offrande requise et de mots rassurants. On n'arrête pas le train en marche. Après un instant d'hésitation, les possédés par la bouche du responsable m'ont toujours accueilli et trouvant place dans le cercle, je pus contempler tout mon soûl, bientôt photographier et chuchoter mes questions.

PRESENTATION GENERALE DU RITE

Que signifie le mot «*tromba*» ? Le mot suggère les idées de soudaineté et de violence et il a sans doute été importé de la péninsule malaise où il y a comme à Madagascar des *tromba* qui assurent vie et fécondité. Le mot *tromba* est ici en tout cas un terme générique qui désigne avant tout l'esprit de certains *défunts* et en premier lieu, les défunts royaux sakalaves puis, *le culte* lui-même en l'honneur de ces morts et enfin les confréries qui en dérivent.

La porte d'entrée dans un groupe *tromba*, c'est en général la maladie. Pas forcément la névrose, mais la maladie qui traîne, rebelle aux thérapeutiques classiques et qu'on ne s'explique pas. Une grande pourvoyeuse de *tromba* m'a semblé être également la stérilité.

Le chef de confrérie qu'on est venu consulter, au terme d'opérations divinatoires, porte le diagnostic. Il s'agit alors de «faire sortir», de faire parler cet esprit, cause des maux ou du malheur. Et pour cela lui donner asile dans le corps du malade dont la personnalité doit s'effacer un moment pour laisser la place à son persécuteur, afin de connaître ses volontés et trouver ainsi le chemin de la guérison.

Sous la conduite du possédé-guérisseur, lui-même ancien malade, visité jadis par un *tromba* illustre et ayant assumé la possession, (ce qui lui donne le statut de chef) à l'initiative et sous la conduite donc de ce grand prêtre des esprits, on se réunit vers la pleine lune. Pour faire revenir le mort, on choisit ainsi le temps de la lune «revenue», par souci d'harmonie avec la nature. La venue du *tromba* dans son médium nécessite un climat de prière et de fête. Il faudra des parfums, de la mélodie et du rythme. Dans une case surpeuplée, devant un autel chargé d'offrandes, la foule appelle inlassablement, stimulée par le meneur et soutenue par l'orchestre. Soudain se produit la transe tant attendue, souvent préparée par de longs mois ou même toute une vie de suggestion. Le malade se dresse, hagard. Il dit être tel ou tel *tromba* et dicte ses volontés, soigneusement enregistrées par un membre de la famille. Lorsque le possédé revenu à la conscience, mais «ayant tout oublié», sera retourné chez lui, ses parents l'aideront à réaliser l'ordonnance.

Il arrive souvent que les *tromba* décrètent la maladie chronique et imposent au malade qui prétend guérir, de devenir aussi un dévôt et de fréquenter avec assiduité les séances d'évocation mensuelles et parfois hebdomadaires.

Outre les remèdes, les *tromba* dictent de bons conseils, président parfois à des alliances matrimoniales et finalement s'associent à la fête en dansant et buvant. Des liens se tissent alors, des habitudes se prennent, souvent celle de l'alcool – cette eau de vie dont raffolent les morts – et ainsi naissent les confréries qui possèdent leur petit règlement, leurs signes distinctifs : certaines perles ou talismans ; leurs cérémonies : sacrifices, bains rituels, consécrations... Toute une vie religieuse plus ou moins bouillonnante, plus ou moins occulte (les *tromba* n'aiment pas trop la rumeur des villes, l'œil des espions et la lumière du soleil) bien distincte et bien particularisée en tous cas, par rapport aux autres coutumes religieuses de la campagne malagasy.

LE TROMBA PARMI D'AUTRES RITES RELIGIEUX

Nocturne et féminin, le *tromba* se distingue soigneusement des rites religieux célébrés durant le jour par les hommes sous la conduite du patriarche autour du pieu ou de la pierre sacrée. A base de purification, d'interdits et de dévotion, sa médecine est tout autre aussi que celle des guérisseurs empiriques qui procèdent davantage par des techniques de soin et les produits médicaux dont est si riche notre flore. La thérapeutique du *tromba* semble, quant à elle, plus religieuse que pharmaceutique.

Par rapport à d'autres rites où intervient la transe, le *tromba* paraît aussi bien distinct ; et en particulier du *bilo*. Sans doute trouve-t-on, ici et là, à l'origine du processus, des malades à guérir, sans doute ces deux rites reposent-ils sur la même croyance aux esprits, mais dans le premier cas il s'agit de celui des morts, dans le deuxième, des génies de la nature. Et alors que dans le *tromba* on évoque, dans le *bilo* on expulse ou transfère. Le *tromba* est une nécromancie, le *bilo* un exorcisme. Certes, on peut observer des influences réciproques, surtout en certaines régions de l'ouest, mais *tromba* et *bilo* qui peuvent coexister dans la même région, sont bien distincts dans leurs cérémonies, leurs fonctions et leurs conséquences sociales. *Bilo* et *tromba* jouent en outre un rôle festif mais s'ajoute pour le *bilo* la note ostentatoire. La fête du *bilo* peut être en effet rapprochée du potlatch indien qui consiste en l'offrande de dons sacrés constituant pour les donataires un défi de faire un don équivalent. Mais l'originalité du *tromba*, par rapport au *bilo*, se manifeste surtout enfin par ses fonctions morales et psychologiques, politiques et prophétiques. Le *tromba* conseille les individus, les familles, les cités, tranche les débats avec l'autorité d'un dieu et fait naître une église alors que, la fête terminée, les participants du *bilo* se séparent sans avoir contracté d'autres liens mutuels que ceux d'une revanche à prendre sur les hôtes... en générosité.

Il existe toutefois une autre série de phénomènes en relation avec les esprits qu'on a rapprochée du *tromba* et du *bilo*, je veux parler des choréomanies ou «folies de danse». A plusieurs périodes de l'histoire de Madagascar, des hommes mais surtout des femmes se prirent collectivement d'une furie de danse que la société s'est efforcé de canaliser et apaiser avec l'aide des musiciens.

L'exemple le plus fameux remonte au siècle dernier dans la période qui précéda la chute de Radama II et eut pour théâtre la capitale même : Antananarivo. Yeux hagards, corps rigides de mannequins (d'où leur nom de Ramanenjana), des jeunes filles entraient dans un état second et se mettaient à déambuler à travers la ville en dansant, nuit et jour. A d'autres époques et en diverses régions de l'Ile, des faits semblables se produisirent. A date récente même, la presqu'île Masoala eut son «épidémie de danse». Que faut-il penser ? Que fragile est l'équilibre instauré par les rites et les cultes de possession entre le monde invisible des divinités et celui des hommes. Le *bilo* et le *tromba* pourvoient aux difficultés ordinaires. Moyennant offrandes, célébrations, ils réconcilient le paysan malgache avec ses maîtres redoutables que sont les génies ou les ancêtres. Mais surviennent parfois dans l'histoire des peuples des fautes graves ou collectives, qui appellent un châtiment collectif, et alors vengeresse, s'abat la nuée des esprits. Des gens se sentent habités et dansent en état de transe, signe immémorial de la possession et cette danse est un langage, une protestation dont personne n'ignore le sens : les ancêtres ne sont pas contents, et ils viennent le signifier.

On peut esquisser également, un parallèle suggestif entre le *tromba* et les religions messianiques parmi lesquelles se range le christianisme et dont l'efflo-

rescence, en dehors même du christianisme n'est pas moindre que celle des rites de possession. Dans les religions messianiques, on est tourné essentiellement vers l'avenir. On attend quelque chose ou quelqu'un. Dans le rite de possession tel que le *tromba*, on se réfère surtout au passé, on fait appel à la mémoire plus qu'à l'imagination. Autre différence, le messianisme se vit dans le calme, la possession dans la furie. Le possédé s'agite et danse au lieu d'attendre patiemment l'aube du nouveau monde. Enfin si les messianismes sont souvent missionnaires et universalistes, les rites de possession ne se soucient guère de prosélytisme et sont particularistes.

INTERPRETATIONS

Il faut essayer maintenant d'interpréter. Pourquoi rencontre-t-on le *tromba* à Madagascar et, hormis l'île de Mayotte où il a été importé, nulle part ailleurs. Les morts ou les diables seraient-ils ici plus entreprenants ? Ou une étrange et originale maladie atteindrait-elle certains habitants de la grande île ? Diverses explications ont été données. Il y a bien sûr tout d'abord celle des intéressés eux-mêmes. Pour eux comme pour tous les spirites du monde, l'esprit est là. Un esprit qui a frappé, à qui on a ouvert la porte et qui a pénétré, alléché par toutes sortes de bonnes choses où «les parfums, les couleurs et les sons se répondaient». Respecter cette opinion ne peut nous empêcher de constater que les *tromba* qui surviennent sont en tout point conformes aux désirs inconscients des individus qui les sollicitent. Pourquoi le jeune beau et touchant Zamanibao (c'est le nom d'un *tromba* de Majunga) survient-il plus souvent qu'à son tour, et avec une si stupéfiante ubicuité, tandis que tant d'honnêtes princes pour n'avoir guère défrayé la chronique ne goûtent pas les joies de la réincarnation ?

Attentifs aux manifestations parfois étranges qui accompagnent le *tromba*, certains y flairent le diable. «Le diable, s'écriait déjà le P. Mariano en 1587, ne cesse d'encourager ces pauvres gens dans leurs erreurs, et à tout instant il s'introduit dans leur corps et convoque son auditoire en laissant échapper des cris et des gémissements prolongés. Puis jouant le rôle d'un quelconque de leurs morts ou l'un de leurs dieux, il leur débite un tas de méchancetés, tantôt leur prédisant la guerre ou la paix, tantôt les entretenant du présent, du passé et de l'avenir» (1).

Un autre missionnaire, témoin en 1648 de la délivrance d'un mauvais esprit dans la région de Fort-Dauphin estimait pour sa part «que ce n'était qu'humeur mélancolique que ce gaillard (d'*ombiasy*) avait dissipé par la chaleur de la danse» (2).

---

(1) Grandidier A. et G., *Collection des ouvrages anciens*, I., p. 228-233.

(2) *Mémoire de la Congrégation de la Mission*, Tome IV, p. 66.

Le climat des évocations du *tromba* ne ressemble en rien à celui des évocations luciférienne décrites dans les ouvrages spécialisés. J'ai observé même sur l'autel des objets de piété du culte chrétien et ouï des cantiques.

Possession et démonisme ont été longtemps associés dans la mentalité occidentale, mais les études modernes d'ethnologie religieuse nous obligent à distinguer plusieurs types de possession dont certaines ne paraissent être qu'un mode particulier de communion avec l'invisible.

La médecine a fourni cependant du *tromba* un autre type d'interprétation. On a souvent parlé d'hystérie. Un médecin italien a même illustré par une thèse cette explication. Dans «Etiopathogénie des hystéro-choréomanies à Madagascar», le docteur Antonio Scarpa veut simplement nous dire que les possédés sont des hystériques. L'hypocalcémie, la parasitose en seraient l'étiopathogénie. Mais ces carences existent ailleurs sans occasionner le *tromba* et s'il est vrai comme nous l'assure le dictionnaire d'Histoire et de Géographie de Madagascar que 35 % des habitants de la préfecture de Majunga sont adeptes du *tromba*, il y aurait vraiment beaucoup d'hystériques, dans cette région.

Sans exclure la présence d'hystériques parmi les possédés, tous sont loin de relever d'un tel diagnostic. Je songe à tel ou tel solide vieillard ou mère de famille apparemment comblé et bien équilibré, néanmoins fidèles au *tromba* et dont la crise ne se produit pas au hasard et surtout ne crée pas son propre rituel comme c'est le cas pour les malades.

A date plus récente, peut-être sous l'influence des écrits de Fanon, des sociologues ont essayé d'éclairer le *tromba* à l'aide d'une grille psychanalitique et politique. Le *tromba* serait une inflammation née de la blessure coloniale, une orgie musculaire, le défoulement d'une agressivité muselée le jour par les colons. La protestation symbolique d'une agression culturelle en même temps qu'une tentative de libération.

Sans doute est-il permis de déceler sous les rites, des fonctions non avouées comme la «relaxation». Mais a-t-on rendu compte des cultes de possession quand on a dit : «Ils se défoulent» ? N'est-ce pas aplatir et «réduire» des phénomènes religieux séculaires ? Car les cultes de possession naissent peut-être comme toute religion du sens de la finitude. Si c'était moins la libido qui était en cause que la raison de l'homme, conscient de n'être pas lui-même sa propre justification et de n'avoir pas en lui les clefs de sa propre explication ?... Et si c'était l'impatience des limites et le désir de les faire craquer (et non l'agressivité muselée) qui faisait bondir ces hommes et ces femmes. Mais revenons sur le sol malgache. Si le *tromba* était né de la colonisation, ou dans le vent de la *décolonisation,* comment expliquer que les «colonisateurs» aient dû, à l'occasion, lui demander la permission de s'installer ? Après avoir mis pied à Baly en 1854, les Jésuites songèrent à s'installer non loin du *doany* de la reine Otsinjo, celle-ci,

quoique bienveillante à l'égard des Pères, hésita cependant et finalement réunit son conseil qui décida de recourir au *tromba* (3).

Partout à Madagascar, il semble que le *tromba* a préexisté à la colonisation et pour l'avoir rencontré bien vivant en ce début de l'an 77, nous pensons qu'il survivra à la décolonisation.

On a pu entendre ici ou là dans les confréries l'écho de plaintes relatives aux tracasseries ou véritables persécutions, infligées par la colonisation. Les voix ne sont pourtant pas unanimes. Et j'ai personnellement eu la surprise de voir sur l'autel d'une possédée un drapeau français pieusement orné de dentelles. C'est que le *tromba* relève de toutes ces interprétations mais d'autres encore. En particulier de l'Histoire et de l'Anthropologie.

LE TROMBA ET L'HISTOIRE SAKALAVA

A ma question souvent posée aux paysans malgaches : « Qu'est-ce que le *tromba* ? », j'obtiens deux réponses :

1) *aretina,* une maladie,

2) *fivavahana sakalava,* une religion sakalava.

Les deux réponses sont complémentaires. L'origine sakalava du *tromba* m'a conduit à examiner l'histoire de ce peuple. Les récents travaux de Jacques Lombard me facilitèrent la besogne. J'appris ainsi que l'ouest malgache, vaste et semi-désertique, exerça de bonne heure une certaine fascination sur les gens de la côte est, riche mais relativement peuplée. Vers la fin du XVème siècle, peu après l'établissement des arabes dans le sud-est, quelques chefs de ces peuplades orientales, forts d'un apport culturel islamique et poussés par le goût de l'aventure, s'en allèrent emportant les restes de leurs ancêtres vers cet occident mystérieux. Bien accueillis, car ils arrivaient non seulement avec la supériorité militante mais aussi le prestige des sciences magiques léguées par les Arabes, les Malgaches de l'Est ne tardèrent pas à pratiquer des alliances matrimoniales avec les autochtones qui, dans cette région, étaient en majeure partie des Africains. De cette fusion naquit une dynastie : les Andriambolamena, les princes de l'or.

En arrivant dans l'ouest les migrants rencontrèrent aussi des pratiques de possession, des méthodes de guérison empirico-magiques et aussi la coutume de conserver des reliques prélevées sur le corps des défunts. Tous ces éléments furent repris, enrichis de nouveaux apports (astrologie, magie arabe) et fondus en un véritable culte des rois. On construisit des temples pour abriter les reliques, on établit un calendrier de fêtes pour leur rendre hommage et les rois avant de mourir promirent de revenir hanter leurs sujets pour donner encore

(3) *Les Jésuites à Madagascar au XIXème siècle.* Bauchesne, 1940, 2 vol. Tome I., p. 252.

des conseils et assister leur peuple. Dans l'enthousiasme de ces grands services annuels (*fanompoana*), au cours desquels on accordait l'hommage d'un bain aux reliques des rois pour attester qu'ils vivaient toujours, des gens tremblaient, prophétisaient au nom des rois défunts. Ces fêtes se sont conservées jusqu'à nos jours, à des dates plus ou moins fixes. J'ai pu être à plusieurs reprises le témoin privilégié des plus prestigieuses qui se déroulent à Majunga, à la pleine lune du mois de juillet. Aux côtés du prince Désiré dans le *doany* de Miarinarivo, j'ai assisté au «retour» d'Andriamisara... et de quelques autres *tromba* venus au son *des manandria.*

Puis tout au long de la fête, j'ai pu voir les possessions impromptues survenant dans le village sacré, immédiatement théâtralisées. La structure de la fête, les éléments de sa liturgie étaient identiques à ceux que j'avais observés dans de multiples séances de *tromba* qui, dès lors, me parurent être des raccourcis, des commémorations de ces fêtes annuelles d'évocation et célébration des rois sakalava, et le *tromba* se trouva ainsi très solidement accroché à l'histoire.

Pour comprendre la naissance du *tromba*, outre l'histoire, c'est à toute la culture malgache qu'il faut faire appel. Dans un univers rigoureusement matérialiste, s'il peut en exister chez les hommes, il n'y aurait guère de chance de voir revenir les morts. A Madagascar par contre, Mannoni l'a dit dans une formule célèbre, «on croit aux morts mais on ne croit pas à la mort». La mort n'est qu'un incident, l'échappée du souffle de vie (*aina*) qui laisse le réceptacle corporel inanimé certes, mais n'altère pas la personnalité de l'homme qui, grâce à son double, poursuit une existence posthume. Les rois sakalava morts continuent de vivre. Ils sont devenus des *tromba*, des rois suprêmes, car la mort les a fait accéder à des pouvoirs supérieurs ! Néanmoins, pour parler, ils ont besoin d'un corps et d'une bouche encore animée du souffle de vie. Qu'à cela ne tienne ! Le double est mobile, il voyage, en particulier dans les rêves, s'échappe dangereusement durant les évanouissements, certaines maladies... Il est facile de le congédier un instant pour qu'il fasse la place au «double» plus illustre d'un *tromba.* Des volontaires existent, surtout parmi les anciens malades guéris par le *tromba*. La transe, pense-t-on, est cette mutation transitoire de double.

On s'en doute, la possession dépendra de bien des motifs, dont l'étude du milieu, de la psychologie, de la psychanalyse des possédés peut aussi rendre compte, mais l'explication décisive réside finalement dans la culture malgache. Le *tromba* n'est que l'ultime phase du culte des défunts. Ces vivants défunts sont invisibles, mais là, et souhaitent même habiter à nouveau une demeure charnelle, car «*mamy ny aina*», douce est la vie ; par ailleurs, grâce à leur voyage au-delà, ils ont acquis une expérience et des pouvoirs nouveaux, dont la famille humaine aux prises avec les difficultés de la vie, veut profiter. Ainsi va naître la possession à une conjonction d'intérêts entre des vivants en fonction et des vivants qui se sont acquittés de leurs fonctions, «les défunts». La frontière étant poreuse entre les deux mondes, il ne sera pas trop difficile de réaliser le passage. Et c'est ainsi qu'on glissera de la dévotion aux morts à l'obses-

sion, la passion des morts, pour finalement goûter la possession qui est aussi une «Visitation», célébrée en buvant et en dansant.

Divinations, communions diverses, étaient sur le chemin d'une fusion plus intime avec les divinités telle que le permet la possession du *tromba,* courant mystique au sein de l'animisme.

SOMATISATION DES CROYANCES

Mais tous les phénomènes bizarres qui peuvent l'accompagner : insensibilités, lévitation, glossolalie ? La médecine psychosomatique nous fournit une bonne piste d'explication. Quelle en est la leçon fondamentale ? Que les sentiments et les idées d'un individu peuvent avoir sur lui des effets physiques. C'est ce qui se passe dans le *tromba.* Nul ne doute au village qu'il existe un monde invisible parallèle au visible, que circulent des ondes de malheur et de bonheur, des esprits aussi et que ces énergies spirituelles distinctes sont douées d'efficacité sur le monde matériel corporel. Qu'avec la complicité de la nuit, opèrent les excitants sensibles sur un individu habitué, entraîné, il en faudra peu pour qu'il se croie atteint par l'invisible d'autant plus que l'assistance le confirme. On réagit dès lors sur le modèle dicté par la tradition et un dédoublement inconscient se produit : la transe que Jacques Lombard a appelé un «orgasme idéologique».

L'APPORT DU TROMBA

Selon le tempérament ou l'option philosophique voire idéologique que l'on adopte, on peut soit louer soit dénigrer exagérément le *tromba* ; je crois qu'on peut parler à son propos, sans trop facile neutralité, d'ambivalence. Pour des villages qui n'ont encore ni dispensaire, ni école, ni église, le *tromba* a joué et joue encore le rôle de tranquillisant social, stabilisateur de maladies et parfois d'authentique guérisseur. Le malade ayant reçu l'explication claire de son mal, articulée sur l'ensemble des croyances de la société, son anxiété diminue et en vertu des lois de la psychosomatique, le mieux peut survenir. Mais il est fâcheux que le malade se retrouve emprisonné d'une quantité d'interdits et en particulier celui de l'hôpital. Comme il est aussi fâcheux, du point de vue économique, que le *tromba* loin de les stimuler, fige les paysans dans leurs coutumes ancestrales. Il y a des interdits de travail «salissant» dans les rizières et même un curieux interdit de poulailler car les poules, comme chacun sait, sont familières du perchoir, du haut duquel elles offusquent la dignité des *tromba* qui hantent la fermière.

Les possédés se targuent souvent de libérer le village des sorciers. Certes la dénonciation des sorciers est une des fonctions du *tromba* reconnue de bonne heure. Mais n'est-ce pas de la croyance elle-même au sorcier qu'il faudrait débarrasser le village ? Le *mpamosavy* ne tient souvent sa force que de la crédulité populaire en ses pouvoirs imaginaires. Le *tromba*, tout en prétendant délivrer,

ancre les villageois dans le cycle de leurs terreurs. Du point de vue moral et éducatif, il faut reconnaître que le *tromba* ne donne que de bons conseils. Il prêche l'ordre, la bonne entente et l'honnêteté. Mais sa morale est courte et vraiment «close», grevée d'une foule d'interdits qui installe l'individu dans la dépendance et la crainte. «Si je désobéis, il me tuera !» disent les possédés de leurs maîtres que l'on croit jaloux et vindicatifs. De l'argent, on en promet mais par des moyens magiques et non par les voies plus sûres de la prévoyance, du travail et de l'innovation dans les méthodes de travail.

La métaphysique du *tromba* n'est guère plus élevée que sa morale. Elle offre sans doute une certaine réponse à l'énigme troublante de l'au-delà mais cette vie posthume que les *tromba* sont censés attester est pleine de tracas, n'échappant ni au temps ni à l'espace.

Le mérite qu'on peut sans réserve reconnaître au *tromba* est d'être un grand remède à l'ennui, de fournir sinon une libération du moins une évasion : L'homme peut-il s'en passer ? Aussi, ai-je envie de dire en terminant : île heureuse où l'on peut rêver et croire à son rêve...